L'idée marche... à tout petits pas

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **22 (1934)**

Heft 432

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-261609

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

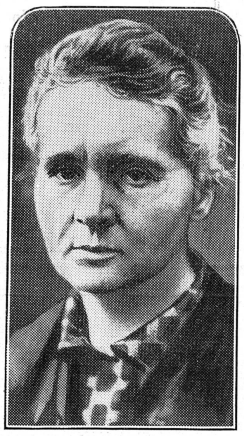
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Mme Curie

(1867-1934)



Cliché Mouvement Féministe

Une des femmes les plus illustres du monde, la plus populaire, peut-être, vient de mourir au Sanatorium de Sancellemoz, en Haute-Savoie, d'une anémie pernicieuse provenant de l'altération de plusieurs organes, à la suite de ses expériences de radium. Sa mort met en deuil l'humanité entière.

Née à Varsovie où elle fit ses premières études, Marie Sklodowska vint à Paris en 1892 et y travailla d'abord comme simple préparatrice dans le laboratoire de Lippmann. Son extraordinaire intelligence fut remarquée du professeur; il l'admit parmi ses élèves et elle passa sa licence. Deux ans après, la jeune Polonaise épousa Pierre Curie et tous deux entrèrent dans le laboratoire du professeur Becquerel, qui venait de découvrir le rayonnement de l'uranium, ou, comme le baptisa plus tard Mme Curie, la radioactivité.

La vie du jeune couple était tout entière consacrée à la science et leur collaboration était si intime qu'ils purent, en toute sincérité et modestie, s'attribuer l'un à l'autre la fameuse découverte qui allait bouleverser le monde, Mme Curie disait: « Nous avons tout découvert ensemble et il serait difficile de séparer le travail de l'un du travail de l'autre ». Comme l'écrivait Henri Poincaré: « Il y a là surtout une action morale, action sans prix, et nous n'avons pas de balance pour la peser ».

On sait cependant que c'est Mme Curie qui, étudiant l'ionisation des sels d'uranium, constata une anomalie révélant la présence de corps inconnus. Son mari abandonna ses propres recherches sur les cristaux et se joignit à elle pour dégager le corps mystérieux. En juillet 1898, ils purent annoncer la découverte du polonium, et, en décembre de la même année, celle du radium. Puis, la savante équipe conjugale se spécialisa, lui dans l'étude des propriétés du radium, elle dans la préparation des sels de radium purs. La mort tragique de Pierre Curie, écrasé en avril 1906 par un camion, interrompit la féconde collaboration et Mme Curie poursuivit seule les recherches interrompues.

Le retentissement dans l'univers entier de la découverte, qui révolutionnait les sciences physiques et mettait en main des hommes un moyen de lutter contre de terribles maladies, a valu des honneurs sans nombre à ces deux géants de la science, fleurs jetées sous les pas de deux travailleurs si acharnés à explorer la *terra incognita* qu'était avant eux la science des atomes, que Pierre Curie disait parfois à sa femme: « Elle est pourtant dure la vie que nous avons choisie ».

Mme Curie reçut, en 1903, le prix Nobel de physique qu'elle partagea avec son mari et Becquerel et, en 1911, le prix Nobel de chimie dont elle fut l'unique titulaire, seule femme au monde ayant obtenu deux fois la fameuse récompense; elle reçut aussi la grande médaille de la Société royale de Londres, fut nommée membre d'honneur de presque toutes les grandes sociétés scientifiques et universités, et aussi membre de l'Institut de coopération intellectuelle de la Société des Nations. Elle a été membre de l'Académie de médecine, et après la mort de son mari, a été nommée professeur à la Faculté de sciences de Paris, la première femme appelée à un poste si élevé, puis directeur de l'Institut radium, fondation Curie, où elle donna jusqu'à sa mort son fameux cours sur la radioactivité.

Dans le petit livre qu'elle a consacré à son mari, Mme Curie disait son fait à la société: « Pour le don admirable de soi-même et pour les magnifiques services rendus à l'humanité, quelle est la compensation que notre société offre aux savants? Ces serviteurs de l'idée disposent-ils des moyens de travail qui leur sont nécessaires? L'exemple de Pierre Curie et de tant d'autres montre qu'il n'en est rien et que, pour conquérir des moyens de travail acceptables, il faut le plus souvent, avoir d'abord épuisé sa jeunesse et ses forces dans des soucis quotidiens. Notre société, où règne un âpre désir de luxe de jouissance et de richesse, ne comprend rien à la valeur de la science ». En contradiction avec ces paroles amères, deux magnifiques dons parvinrent cependant à Mme Curie, celui des femmes des Etats-Unis, soit 150.000 dollars « pour acheter un gramme de radium » et celui de quelques mécènes américains, 50.000 dollars, qu'elle offrit à l'hôpital des cancéreux de Varsovie pour qu'il pût aussi se procurer le précieux et coûteux radium.

Inflexiblement attachée au service de son idéal, poursuivant son œuvre sans défaillance, la grande savante ne fut pourtant ni une doctrinaire ni une réplique de l'homme: elle sut demeurer modeste sous le soleil de la gloire, elle se dévoua à son mari, à ses deux filles; elle aimait son logis sans luxe, où elle cousait et cuisinait. D'abord réservé et timide, elle s'intéressait pourtant vivement à ses élèves et le leur prouvait. Et elle était féministe de cœur, sans avoir le temps bien entendu de participer aux manifestations en faveur de notre cause, mais toujours prête à lui donner l'appui de son nom, comme une chose toute naturelle, dès que cela était utile: on l'a bien vu, lors des débats au Sénat français sur le vote des femmes, lorsqu'un sénateur invoqua son exemple comme un argument contre le suffrage féminin, par la réponse qu'elle fit immédiatement tenir à nos amies de l'Union française pour le suffrage!

Pierre Curie écrivait un jour à la jeune Polonaise, bouleversée par les malheurs de son pays sous l'oppression russe: « De votre rêve patriotique, de notre rêve humanitaire, de notre rêve scientifique, de tous ces rêves-là, le dernier seul est, je crois, légitime...» Et la science devint le rêve de la vie de Marie Curie. Elle la combla de ses joies austères, elle orna son front des lauriers du triomphe et, finalement, la fit mourir en beauté, victime d'une science qu'elle créa.

Jeanne VUILLIOMENET.

Une nomination à Neuchâtel

A la suite de la démission de M. Fatton, assesseur de l'autorité tutélaire, le parti socialiste neuchâtelois, auquel se rattachait le démissionnaire a décidé de faire droit aux revendications féministes et a présenté une candidature féminine: celle de Mme Arthur Luginbuhl, membre du Comité suffragiste de La Chaux-de-Fonds. Le Conseil d'Etat vient de procéder à cette nomination. à la satisfaction de toutes nos amies féministes, que nous félicitons de ce succès.

L'Idée marche... à tout petits pas

Au Grand Conseil du canton de Lucerne, nous apprend notre confrère, le *Schweizer Frauenblatt*, une motion a été déposée par le parti socialiste demandant que les femmes soient déclarées éligibles à la Commission scolaire.

IN MEMORIAM

Paul Pettavel

(1861-1934)

Un grand ami du journal où paraissent ces lignes, un suffragiste convaincu de la première heure, vient de nous quitter dans sa 74me année.

Ancien pasteur à La Chaux-de-Fonds, — à Genève aussi où il exerça un ministère de quelques mois, — il fut aussi rédacteur de *l'Essor* pendant un certain temps, et fondateur et rédacteur de cette vaillante petite *Feuille du Dimanche*, qui, chaque semaine, distribuée gratuitement dans dix mille ménages, commentait les événements du jour et les éclairait à la lumière de l'Evangile. Ce petit journal accueillit toutes les nouvelles féministes, et le grand cœur généreux de Paul Pettavel était toujours prêt à nous encourager. Sa recherche sincère d'un meilleur état social fit de lui un apôtre, mais il n'adhéra à aucun parti, à aucune tendance... Sa principale caractéristique était l'ardeur généreuse mise au service d'une très belle intelligence et d'une vaste culture. Il exerça de ce fait une très grande influence sur la jeunesse des Unions chrétiennes, qu'il suivit de très près pendant nombre d'années.

A ce fougueux polémiste chrétien qui fut de notre grande famille suffragiste et s'en honorait, nous disons notre adieu ému et amical. Sa mémoire demeurera vivante chez tous les suffragistes qui ont connu le cher défunt, comme dans les annales de La Chaux-de-Fonds.

J. V.

M. C. Peillon

Si M. Peillon, qui vient de s'éteindre à Peseux dans un âge avancé, n'a fait partie d'aucun groupe suffragiste, il convient néanmoins de rappeler ici sa mémoire; car c'est lui qui, en 1932, déposa au Synode de l'Eglise évangélique neuchâteloise, indépendante de l'Etat, une motion tendant à reconnaître aux femmes l'éligibilité aux Conseils et au Synode de cette Eglise.

Bien loin de rechercher aucun appui extérieur, il agit spontanément, évitant même de faire toute propagande auprès des femmes; il estimait leur présence dans les autorités ecclésiastiques si naturelle, qu'il fallait les y admettre sans même attendre qu'elles le sollicitent, et sans créer aucune agitation. Il accepta cependant d'assister à l'assemblée de l'Association cantonale pour le Suffrage féminin où cette question fut traitée. Il s'y révéla à la fois homme doux et humble de cœur, et ferme dans sa conviction. La proposition qu'il avait faite réunit, au Synode, les 2/3 des voix, mais non les 3/4 nécessaires à la revision de la Constitution de l'Eglise. Elle avait du moins, entre autres avantages, mis en lumière cette figure respectable et vraiment évangélique.

E. P.

Toujours le droit au travail de la femme mariée

C'est la Belgique que vient d'atteindre maintenant la contagion des restrictions et défenses concernant le travail de la femme mariée. Le Rév. Père Rutten (que nous nous souvenons d'avoir entendu, il y a vingt ans, dans des Congrès de politique sociale, défendre le droit de vote des femmes) vient de déposer au Sénat belge un projet de loi que nous estimons, et toutes les féministes avec nous, extrêmement dangereux.

Il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'interdire aux femmes mariées « toutes occupations comme ouvrières ou employées, à l'exception de celles qui travaillent dans l'agriculture, des ouvrières à domicile et des domestiques, et de celles au service d'un employeur qui n'occupe pas plus de trois personnes. Sont en outre exceptées les femmes investies d'un poste de direction ou de confiance ».

La mesure est de vaste envergure, puisqu'elle atteint, non seulement tous les ouvrières d'ateliers et de fabriques, grandes et petites, mais encore la foule des employées de bureau et de banque, l'armée des dactylos et celle des vendeuses de magasin. Et le pire est que le Père Rutten et celles qui ont collaboré à la préparation de ce projet sont inspirés du plus vif désir de venir en aide à la femme qui travaille, et de contribuer à améliorer de sa situation! Voyant de près les difficultés de la vie de l'ouvrière d'usine dans les localités populeuses de la Belgique, réalisant que la tâche est pour elle double quand elle est mariée et mère de famille, il et elles ont pensé que le meilleur moyen de la décharger était de supprimer tout net une de ses tâches. C'est simple... mais simpliste aussi!

Nous avons trop souvent bataillé dans ces colonnes en faveur de l'imprescriptible droit au travail de la femme, pour qu'il soit nécessaire de recommencer à ce propos. Une première objection d'ordre pratique tombera sous le sens de nos lecteurs: la nécessité absolue du salaire de cette femme dans 99 cas sur 100 sans doute, pour la vie matérielle de sa famille. L'objection de principe, si



Glané dans la presse...

Les femmes n'ont pas inventé la poudre...

De notre collaboratrice, Mme Vuilliomenet-Challandes, cet alerte petit morceau dans Notre Samedi soir:

Eh! non, pas même la poudre de riz! Mais elles ont peut-être fait mieux... Voyons un peu la question. D'abord, c'est un fait, innombrables sont les femmes qui prennent actuellement, dans tous les pays, des brevets d'invention, et cela uniquement, feignons de le croire, pour narguer Voltaire qui disait dédaigneusement: « Il n'y a pas d'inventrice! » Excusons-le de n'avoir pas prévu la grande Mme Curie.

Vous pensez peut-être que la femme-inventeur est un phénomène particulier au XXme siècle. Détrompez-vous. Plongeons dans l'antiquité et nous y rencontrons Pamphila qui, d'après Pline l'ancien, inventa le métier à tisser la soie, ou l'impératrice chinoise qui enseigna à ses sujettes l'art de filer, la Juive Noémi qui rendit le même service à ses compatriotes, de même que la Péruvienne Mamma Oella.

La grande Sémiramis s'évada des préoccupations dites ménagères pour inventer les canaux d'irrigations, les chaussées et le char de guerre armé de faux; la femme du roi Ninus inventa les télégraphes aériens. La tradition égyptienne fait remonter à deux femmes l'honneur d'avoir découvert les propriétés guérisseuses des plantes. Ces femmes sont toutes des femmes cultivées, mais rappelons-nous que Reclus, parlant des peuplades primitives, nègres des tropiques ou habitants voisins du pôle nord, dit que la construction des demeures y était affaire féminine et que le premier architecte a été la femme, conservatrice du feu et mère des enfants qu'elle désirait abriter le mieux possible.

Eclipse de l'esprit inventif féminin durant les temps ignorants et obscurcis du moyen âge. Mais au XIIme siècle nous rencontrons Sainte-Hildegarde qui publie un ouvrage intitulé *De Physica*, dans lequel se trouvent formulées pour la première fois la théorie des saisons et celle des marées. Un des premiers minéralogistes français au XVIme siècle est Mme de Beausoleil, qui révéla la richesse souterraine de la France dans son livre: *La restitution de Pluton*. Et la fille du grand botaniste Linné découvrit que les plantes dégagent de l'électricité.

Au siècle passé, les inventrices sont très nombreuses: Mme Maté invente le télescope marin, Mme Dutilleu crée le marbre artificiel, et Mme Bloss la machine à coudre les fourrures, etc., etc.

Nous assistons souvent à une déloyauté de la part de la science et de l'industrie qui fait un peu mal. Par exemple, c'est Lady Mary Montague qui découvrit la vaccine, en 1716, et c'est à Jenner qu'en est attribuée la paternité; Sophie Germain, la grande mathématicienne, énonça la première la théorie de l'élasticité des métaux. Pour construire la tour Eiffel, on a utilisé ces lois, mais le nom de Sophie Germain ne figure pas parmi les 75 noms de savants inscrits sur un des pylônes de la tour. L'ingratitude est une toute vilaine chose et je me demande qui peut bien l'avoir inventée? Naturellement pas la femme puisqu'elle n'invente rien!!!

Une femme auteur dramatique

De la chroniquue théâtrale de l'Oeuvre, *sous la signature d'Edmond Sée, ce jugement qui prouve que, contrairement à ce que l'on prétend souvent, la femme peut écrire pour le théâtre avec autant de talent que n'importe quel homme.*

Le nom et le talent de Mme Anne Valvray nous ont été révélés, voilà quelques années, lorsqu'elle fit représenter un petit acte intitulé *La visite*. Il contenait de bien jolies qualités de dialogue, d'observation, marqua une trace durable.

Nous pensions bien que l'auteur ne s'en tiendrait pas là, et il ne s'en tint pas là, en effet, puisqu'il écrivit, peu après, une œuvre beaucoup plus importante, *Tante Marie*.

...L'ouvrage, d'une délicate émotion, d'une ironique et âpre mélancolie, nous conte les avatars d'une de ces créatures « en marge » du bonheur, de l'amour, de la vie, vouées un peu malgré elles à l'effacement, au dévouement altruiste, au sacrifice, et comme les familles en comptent quelques-unes! Dès son adolescence, la petite Marie se sacrifia ainsi à l'éducation de deux enfants; et puis, lorsque sa sœur Juliette se maria avec un brave garçon nommé Eugène (cet Eugène, Marie l'aimait secrètement), la jeune fille délaissée, se revancha naturellement, instinctivement, irrésistiblement, en devenant la compagne, la garde-malade d'un vieux père appauvri, de santé chancelante, et en dépensant pour lui jusqu'au dernier sou de sa fortune personnelle.

Hélas! Après la mort du chef de famille, la jeune fille, muée en vieille fille, doit chercher abri auprès de sa sœur Juliette, un peu vaniteuse, dépensière, égoïste, de son beau-frère, assez mal en point dans ses affaires, se faire la femme de ménage du ménage, la gardienne des enfants; et plus d'un fois, la douce, patiente, bienfaisante influence de Marie apaise les querelles entre les époux, détourne les plus graves malheurs conjugaux. Ne croyez pas cependant qu'on lui en garde quelque reconnaissance! Peu à peu en dépit de la prospérité croissante du ménage, de son constant dévouement, la tante se trouve rejetée au second ou au troisième plan, fait de plus en plus figure de parente pauvre et, à l'heure de sa mort (après une émouvante scène, au cours de laquelle le beau-frère, jadis aimé par elle, semble prendre tardivement conscience de son ingratitude, de celle des siens), Marie s'éteint aveugle, presque isolée, claustrée au fond d'une chambre dans le bel appartement, avec, pour seule compagnie, celle d'une fillette, sa petite nièce une future Tante Marie, peut-être elle aussi!...

Cette longue, morne destinée, mélancoliquement « quotidienne », l'auteur nous la retrace à l'aide de brefs tableautins, les uns ironiquement plaisants, les autres discrètement pathétiques, et « embrassant » une période de plus de trente années. La pièce de Mme Valray procède par menus traits, épisodes, et elle atteint au maximum d'émotion par des moyens toujours justes, discrets, sensibles; va loin dans le cœur humain sans avoir l'air d'y toucher. C'est de l'art, et du plus délicat.